

Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge,
avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe.
Histoire de la littérature québécoise. Montréal, Boréal, 2007.
689 p.

Anne Carrier

Volume 9, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carrier, A. (2009). Compte rendu de [Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 2007. 689 p.] *Mens*, 9(2), 270–275. <https://doi.org/10.7202/1023098ar>

Tous droits réservés © Mens, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'automne 2007 sur l'identité québécoise, etc.), efforts résultant en partie des interventions de Mathieu-Bock-Côté au fil des années, seront-ils récompensés par l'électorat ? Le regard critique que porte l'essayiste sur notre éthos national rejoint l'actualité la plus concrète et immédiate.

Xavier Gélinas

Division d'archéologie et d'histoire

Musée canadien des civilisations

Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 2007. 689 p.

Cette « première grande histoire de la littérature québécoise depuis plus de quarante ans », si l'on en croit le rabat, couvre une période immense, soit de 1534 à 2005, et entend proposer une nouvelle lecture de la production littéraire québécoise aux lecteurs d'ici et d'ailleurs. L'ambitieuse entreprise est définie dans une introduction limpide où les auteurs expliquent que, dans leur ouvrage, les textes prédominent sur les institutions, que les analyses sont critiques, et les périodes, étudiées dans leurs différences l'une par rapport à l'autre. Bref, l'introduction définit en apparence bien la perspective, ce qui est important dans ce milieu universitaire où plusieurs se targuent de faire la véritable histoire de la littérature.

Grâce à leurs trois principes de base, les auteurs entendent justement se distinguer des deux plus récents « travaux d'ensemble » (p. 11) parus sur la littérature qui, eux-mêmes, s'appliquaient déjà à se différencier, l'un s'occupant de la « vie littéraire », l'autre de la « littérature ». Les cinq tomes parus

de la série intitulée *La Vie littéraire au Québec*, qu'est en train de produire une équipe codirigée par Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques, couvrent jusqu'à maintenant les années 1764 à 1918. Trois autres tomes devraient voir le jour et mener jusqu'à « 1965 *circa* ». Cette équipe utilise les méthodes de l'histoire littéraire et de la sociologie pour décrire le contexte global de la production littéraire ; sans délaisser l'étude des œuvres, cette approche ne vise la consécration ni d'auteurs ni de textes. Selon Biron *et al.*, l'« essai » condensé de Laurent Mailhot paru en 1997, *la Littérature québécoise depuis ses origines*, est une « introduction » qui, essentiellement, propose un bilan des études et des pistes de lecture. Bien que tant l'équipe de *La Vie littéraire* que Mailhot croient faire ou avoir fait une histoire littéraire, il n'en serait rien : l'une, piégée par sa méthodologie sociologique, ne s'attarde pas assez aux textes eux-mêmes ; l'autre, à cause de sa formule « Que sais-je ? », est décidément trop concis. C'est ainsi que Biron *et al.* démontrent que leur ouvrage est la première histoire littéraire du Québec depuis celle de Pierre de Grandpré, parue à la fin des années 1960.

Biron *et al.* proposent ensuite leur définition de la littérature, délimitent leur corpus et leur périodisation. Plus large que la définition traditionnelle, leur littérature inclut des genres non canoniques comme la chronique et la correspondance, mais elle exclut la représentation théâtrale, la prose d'idées, le corpus oral et les œuvres où l'image et la musique sont au moins aussi importantes que le texte. Le corpus étudié comprend non seulement les textes québécois, mais aussi, dans une certaine mesure, la littérature anglophone québécoise et la littérature francophone hors Québec. L'ouvrage est divisé en cinq périodes principales : 1534-1763, 1763-1895, 1895-1945, 1945-1980 et depuis 1980. La troisième période est subdivisée en deux sous-périodes (1895-1930 et 1930-1945),

et la quatrième, en trois sous-périodes (1945-1960, 1960-1970, 1970-1980). Les auteurs justifient l'inégalité du nombre de pages consacrées à chacune des périodes par l'intérêt littéraire des œuvres qui leur appartiennent ; ainsi, « les proportions sont [...] aussi significatives que la structure » (p. 16). L'histoire tantôt sociale et politique, tantôt littéraire (début du régime anglais et fondation de l'École littéraire de Montréal, par exemple) préside aux divisions. Deux paragraphes préviennent le lecteur que, étant donné le rapport étroit entre l'histoire de la littérature québécoise et l'histoire de la nation, l'ouvrage comporte « des chapitres s'attachant davantage au contexte et au continuum historiques » (p. 13). S'ajoutent aux parties habituelles (introduction, chapitres et conclusion) une chronologie qui met la vie politique et culturelle en parallèle avec les œuvres, une bibliographie à deux sections (ouvrages de référence et études critiques), des index et des illustrations.

L'itinéraire ainsi tracé, le lecteur entreprend ce long voyage, celui qu'a effectué la littérature québécoise depuis le moment où l'on se demandait si elle existait jusqu'au moment où, malgré une institution littéraire bien établie, sa place et ses frontières sont redevenues floues. Chaque chapitre commence par une mise en contexte qui fait habilement le lien entre les événements historiques et la production littéraire pendant la période. Mises bout à bout, ces présentations pourraient constituer à elles seules une étude intéressante et agréable : dans ces passages, c'est bien une histoire que l'on raconte au lecteur. Suivent ensuite les différentes parties numérotées du chapitre. Chacune est bien ciselée en soi, mais l'intelligence de la structure qui en résulte est pour le moins difficile à saisir et détonne par rapport à la clarté du plan qui se dégage de l'introduction. Le tout ne s'articule ni autour des genres ni autour des œuvres, et ne suit pas vraiment la chronologie. Les parties sont plutôt organisées par rapport aux

auteurs, mais peuvent tout aussi bien l'être selon un support de publication ou une association en particulier. Probablement pour pallier cette structure déconcertante, le texte est parsemé d'indications du genre « comme on le verra plus loin », « on a vu dans la section précédente », et, même, d'avertissements de débordements de « limites chronologiques ». Même si l'ouvrage veut s'adresser à un public assez large, des renvois éditoriaux et la variation dans les temps de verbe pour marquer les retours en arrière et les anticipations auraient sans doute été préférables à cette intrusion continuelle dans un texte qui, du reste, est bien écrit.

Une fois que le lecteur a compris et accepté que, finalement, l'itinéraire comportera plus de détours que prévu, il peut se laisser emporter par le récit des auteurs. C'est à ce moment – et à ce prix – que le vrai plaisir peut commencer. La présentation d'une œuvre s'appuie généralement sur une brève biographie de l'auteur et une description de son réseau, situe l'œuvre dans son contexte historique et de production, définit le public lecteur. Biron *et al.* illustrent ensuite leur analyse par de nombreux et longs extraits, bien choisis. Ils ne sont pas avares de comparaisons et de rapprochements entre les auteurs, entre les textes, entre les époques, ainsi qu'entre les œuvres littéraires et d'autres formes d'art. Cette approche, qui dénote une connaissance étonnante de l'histoire du Québec, du corpus littéraire québécois et des nombreuses études qu'il a suscitées (il faudrait tout de même s'entendre sur certains points, notamment sur la condamnation du roman d'Arsène Bessette : l'auteur de la p. 156 est au fait, mais pas celui de la p. 209 !), donne un côté très dynamique et vivant. La grande force de l'ouvrage se trouve probablement là. Les jugements de valeur sont la plupart du temps respectueux, les plus élogieux étant sanctionnés par un grand nombre de pages autour d'un seul auteur (plus de dix pages pour Nelligan), les plus

cruels étant sous-entendus par une absence totale (aucune mention de Léonise Valois, par exemple, la première femme à publier un recueil de poésie).

L'ouvrage censé « être [fondé] sur la lecture des textes » (p. 11) englobe beaucoup plus et consacre des parties entières à des réseaux (éditions de l'Hexagone), des animateurs (Miron), des phénomènes sociaux et historiques (« la guerre et le boom éditorial »), des thèmes (« théâtre et québécity »). Si, la plupart du temps, ces parties sont amplement justifiées et apportent beaucoup à la compréhension de la constitution de la littérature québécoise, elles font parfois figure de hors-d'œuvre. Les parties sur la littérature anglophone québécoise et sur la littérature francophone hors Québec, parsemées ici et là, inattendues, trop courtes pour donner une véritable idée de leur importance et de leur ampleur, ont finalement l'apparence de propos « politiquement corrects »...

Bref, le véritable fil conducteur ne se trouve pas vraiment là où on s'y attend. Le constat – ou la thèse – se construit au fil des pages et finalement saute aux yeux. Le parcours de la littérature québécoise a constamment été guidé par la construction de l'identité nationale qu'elle aurait même, au dire de Biron *et al.*, en quelque sorte sublimé : « À défaut de l'indépendance politique, le Québec s'est donné une indépendance littéraire » (p. 568). L'échec du référendum de 1980 aurait brisé le lien étroit qui, depuis Casgrain, existait entre la littérature et la nation, et lui aurait permis de vraiment exister (p. 581). D'ailleurs, cette « histoire qui se veut d'abord attentive aux textes mêmes » comporte un index onomastique et thématique, et un index des journaux, périodiques et revues, mais pas d'index des œuvres ! Les auteurs avaient posé la question en introduction : « Faire l'histoire de la littérature québécoise, est-ce pour autant faire l'histoire de la nation ? » (p. 12). Ils y répondent en conclusion : « Au Québec, [...] la

littérature a été, plus qu'ailleurs, un vecteur de l'identité nationale » (p. 629).

Bien que l'ouvrage soit écrit par un collectif auquel il convient de rendre ici hommage – Michel Biron, de l'Université McGill, François Dumont, de l'Université Laval, et Élisabeth Nardout-Lafarge, codirectrice (site Université de Montréal) du centre interuniversitaire CRILCQ –, l'unité de ton est en général au rendez-vous. Heureusement, les auteurs, sans doute férus de toutes les théories littéraires – dont ils mentionnent d'ailleurs la perte de prestige dans les années 1990 (p. 598) –, épargnent au lecteur le vocabulaire hermétique. Seules d'innombrables « ruptures » semblent avoir résisté à l'épuration. La grande qualité de leur érudition aurait cependant mérité une lecture de concordance plus attentive (il y a certaines contradictions dans les propos) et, surtout, une mise en page moins rébarbative (ce qu'elle est franchement).

Anne Carrier
Dictionnaire biographique du Canada
Université Laval

Carole Gerson et Jacques Michon, dir. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. III, de 1918 à 1980. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007. 671 p.

Ce troisième volume clôt le monumental projet en histoire du livre et de l'imprimé au Canada. C'est le plus volumineux mais aussi le plus achevé de la série, tant sur le plan du contenu que sur celui de la cohérence narrative d'ensemble. Il est vrai que c'est au XX^e siècle que le livre et l'éditeur connaissent leur plein développement, s'émancipant de la presse